

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Revue internationale de systématique complexe et d'études relationnelles



Avant-propos

Matthieu Adam, Daniel Morlegghem et Benoît Feildel

Volume 10, numéro 2, avril 2015

Sur le thème des temporalités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030262ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030262ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Adam, M., Morlegghem, D. & Feildel, B. (2015). Avant-propos. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 10(2), 13–22. <https://doi.org/10.7202/1030262ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avant-propos

MATTHIEU ADAM

UMR CNRS CITERES, équipe IPAPE

DANIEL MORLEGHEM

UMR CNRS CITERES, équipe LAT

BENOÎT FEILDEL

UMR CNRS CITERES, équipe IPAPE,
Université François-Rabelais de Tours

Ce numéro thématique est la concrétisation d'un travail entamé il y a deux ans et demi lors d'un séminaire de recherche intitulé « Le temps en pratiques : représenter les dynamiques en SHS¹ ». Une première étape dont il s'est progressivement émancipé pour gagner en qualité tout en affinant son ambition. Un travail dont le point de départ est la conviction en l'impérieuse nécessité pour les chercheurs de bénéficier d'espaces où discuter de notions, théories et concepts qui traversent et dépassent les clivages disciplinaires et thématiques. Alors que la recherche en sciences sociales contemporaine est travaillée par un processus d'hyperspécialisation et d'injonction à l'empirisme².

¹ Un séminaire porté en novembre 2012 par deux des coordinateurs de ce dossier (Matthieu Adam et Daniel Morleghem) ainsi que par nos collègues de l'UMR CITERES, Matthieu Alaïme, Matthieu Gigot et Gaël Simon. Les enregistrements des interventions et des débats sont disponibles sur : <https://archive.org/details/LeTempsEnPratiquesRepresenterLesDynamiquesEnShs>

² Bernard Lahire, « Des effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie », *SociologieS*, 2012, <http://sociologies.revues.org/3799>, site consulté le 15 février 2013.

nous souhaitons participer à ouvrir des espaces où théorie et montée en généralité dominant afin que les chercheurs puissent à la fois s'inspirer des réflexions des autres et développer des approches réflexives sur leurs propres travaux.

C'est cette idée directrice qui nous a conduits à proposer aux contributeurs de ce premier séminaire puis de ce numéro de *Nouvelles perspectives en sciences sociales* de réfléchir sur un problème transversal : les représentations des temporalités et des dynamiques, représentations entendues à la fois comme les schémas mentaux que nous nous en faisons et la manière dont nous les communiquons en retour. Notre questionnement de départ est le suivant : comment traitons-nous l'enjeu à la fois omniprésent et demeurant pourtant encore souvent impensé des temporalités et des dynamiques dans nos problématiques, nos conceptualisations, nos études de cas ou nos écrits ? Cette façon d'introduire la problématique pose d'entrée la volonté de l'aborder en multipliant les angles et en mêlant les questionnements, qu'ils soient ceux de l'enjeu des temporalités dans nos sociétés, des difficultés théoriques ou méthodologiques qu'ils posent ou de la manière dont ils informent et questionnent l'activité de recherche. Ce dossier et les contributions qui le composent s'inscrivent alors clairement dans le refus des approches simplificatrices et réductionnistes. C'est pourquoi il trouve logiquement sa place dans une revue défendant la systémique complexe et les études relationnelles.

Reconnaître au temps son caractère construit, tout à la fois façonné par le social et qui le façonne en retour, c'est par là même relever le défi de la réalité complexe du temps. C'est, par le jeu subtil du pluriel, rendre aux temporalités leurs multiples dimensions et reconnaître ainsi le caractère non équivoque du temps ; y compris du temps présent. C'est s'émanciper d'une vision froide et mécanique, celle d'un temps immanent et objectif. C'est reconnaître qu'il n'est pas un absolu, qu'il n'est pas une réalité en soi, mais bien un concept, une représentation abstraite et générale, et de fait une catégorie particulièrement opérante dans le champ des sciences sociales. En effet, chaque individu jouit d'un

temps qui lui est propre, dont il fait l'expérience intime, à commencer par la limitation de son existence biologique et, en même temps, qui s'inscrit dans un ensemble de temporalités sociales, de rythmes officiels qui scandent et organisent sa vie en société. Prendre la mesure de ces différentes institutions, c'est dès lors nous confronter à la question de la multiplicité des temporalités, aux croisements – parfois conflictuels – de ces temps individuels et sociaux. C'est enfin considérer le temps pour ce qu'il est réellement, c'est-à-dire une capacité générale de synthèse à travers une mise en relation d'évènements³.

S'il semble donc impossible d'exclure la question des temporalités et des dynamiques de l'étude de tout objet de recherche en sciences humaines et sociales, celle-ci est le plus souvent considérée comme allant de soi ou comme un paramètre incontournable mais difficile à analyser. Pourtant, nous ne manquons pas de concepts pour la décrire : échelles, multiplicité des temporalités, rythmes, moments, évènements, discontinuités ou oppositions entre, d'une part, un temps considéré comme une donnée absolue, collective et objective et, d'autre part, des dynamiques vécues, individuelles et subjectives, interrogent à un moment ou un autre de leur travail tous les chercheurs en sciences sociales⁴.

Quelle que soit leur discipline, ils sont amenés à penser les temporalités et les dynamiques dans au moins trois de leurs dimensions. Il y a d'abord celles, spécifiques, de nos objets de recherche, souvent multiples et imbriquées. Il y a ensuite celles, collectives, que nous imposent nos disciplines sous forme de conventions, règles ou normes. Il y a enfin les rapports, individuels, que chaque chercheur entretient avec ces notions et la manière dont il se confronte aux deux aspects énoncés précédemment. Nous proposons ici de questionner ces trois dimensions pour permettre de déplacer le regard depuis nos divers objets d'études vers l'éclairage qu'apportent les méthodes que nous

³ Norbert Elias, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.

⁴ Claude Dubar et Jens Thoemmes, *Les temporalités dans les sciences sociales*, Toulouse, Octarès, 2013.

employons pour les étudier, les théories que nous mobilisons pour les penser et les moyens que nous mettons en œuvre pour les représenter.

La façon dont nous considérons l'enjeu des temporalités et des dynamiques influence nos manières de faire de la recherche. Elle conditionne nos problématiques et nos méthodes mais aussi les représentations que nous développons pour mieux comprendre nos objets ou mettre en évidence certains de leurs aspects. Alors que nous nous attardons rarement sur nos rapports au temps, sur la manière dont nos méthodes découlent d'une conceptualisation du temps particulière et conditionnent alors notre capacité à décrire et comprendre des objets dynamiques, ou encore sur les moyens dont nous disposons pour représenter des processus dynamiques, ce dossier thématique propose de placer ces questions au cœur du débat.

Les contributions, outre des entrées tendues plus ou moins vers la théorie, la méthodologie et les enseignements empiriques, se répartissent en deux approches complémentaires et non exclusives. D'une part celles qui proposent de saisir les constructions sociales, individuelles ou politiques du temps à travers ou dans ses représentations. Elles questionnent les rapports complexes qu'entretiennent les différentes temporalités et dynamiques en jeu au sein d'un même système, ainsi que les manières de prendre en compte la dialectique entre le temps de l'objet et celui de l'observateur. D'autre part celles qui cherchent comment représenter le temps. Elles interrogent les moyens de représenter un objet d'études inscrit dans une temporalité multiple composée des temps propres à chacun des acteurs. Elles cherchent à mettre en représentations des notions temporelles comme le mouvement, l'évolution ou l'incertitude. Elles réfléchissent enfin aux méthodes à mettre en œuvre pour dépasser la succession des états et faire apparaître le caractère dynamique d'un objet de recherche.

Parmi les huit textes originaux qui le compose, ce dossier sur les temporalités s'ouvre sur une contribution dressant le portrait des évolutions du rapport au temps à travers l'histoire du capitalisme. En s'appuyant sur les outils conceptuels de l'anthropo-

logie du temps et de la pensée critique, Simon le Roulley montre comment il est possible de saisir les rapports de domination à travers l'étude de la dimension temporelle. Caractérisant le lien étroit entre rapport au temps et organisation du travail, il montre en quoi le temps est une représentation sociale instituée qui en dit beaucoup sur l'histoire de notre société. À l'aune de cet éclairage historique qui pose d'emblée les concepts clefs de l'étude des représentations du temps, il propose de mobiliser la théorie des moments d'Henri Lefebvre pour interroger les temps de la vie quotidienne. L'article suggère qu'il est alors possible de dépasser, par une prise en compte dialectique de l'acteur et du système mais aussi du micro et du macro, des oppositions « traditionnelles » de l'histoire des sciences sociales pour penser dans un même mouvement le temps institué du capitalisme contemporain et la possibilité de sa subversion par un temps instituant façonné par les dominés.

La deuxième contribution du dossier s'appuie quant à elle sur les travaux récents de la théorie néo-institutionnaliste en sociologie de l'action publique pour nous proposer une nouvelle grille de lecture socio-historique des processus de changement. Son auteur, Alis Sopadzhyan, nous invite à explorer la complexité des temporalités de la réforme du système de santé bulgare suite à l'effondrement du bloc communiste. Plusieurs échelles de temps, ayant chacun leur spécificité politique et sociale – qu'il s'agisse de la société dans son ensemble ou de corporations – sont analysées par l'auteur pour montrer les nécessités de la réforme, mais aussi les freins que peuvent par exemple constituer les changements de gouvernement ou les différences de temporalités entre les prises de décision et leur application. L'auteur met également en avant la durée resserrée (une vingtaine d'années) dans laquelle la réforme du système de santé bulgare doit être menée. À titre de comparaison, l'auteur évoque l'évolution qu'ont pu connaître certains systèmes de santé ouest-européens au cours du XX^e siècle, sans cette longue parenthèse que constitue l'ère communiste. L'auteur montre le caractère décisif des ancrages temporels des différents acteurs du changement et explique ainsi,

par la confrontation d'un « temps double » imbriqué, les difficultés actuelles du système de santé Bulgare.

Dans un tout autre domaine, Alexis Metzger nous transporte ensuite au XVII^e siècle, au coeur de ce que l'on a appelé le « petit âge glaciaire », pour explorer les représentations de paysages d'hiver dans la peinture hollandaise. L'approche de l'auteur est double : externaliste, d'une part, pour saisir le contexte de réalisation des œuvres présentées; internaliste, d'autre part, pour mettre en évidence ce qui est représenté. Il met alors en correspondance les représentations telles qu'arrêtées par les peintres du XVII^e siècle et le regard du géoclimatologue du XXI^e siècle. Pour des raisons évidentes liées aux limites de sa toile, l'artiste représente ainsi une pluralité de temporalités choisies pour servir de cadre au sujet peint : la période (le petit âge glaciaire), la saison (l'hiver) et le temps qu'il fait (les conditions météorologiques). La précision des représentations permet à l'œil du géoclimatologue actuel d'apprécier les connaissances du peintre, mais laisse également entrevoir la mesure dans laquelle le paysage peint correspond bel et bien à l'activité représentée : par exemple une couche de glace est-elle suffisante pour porter des patineurs ? Ce sont par ailleurs les aspects sociaux ou économiques du temps hivernal qu'expose l'auteur, qu'il s'agisse de sports d'hiver ou d'un réseau de circulation éphémère.

Trois cent ans après le Siècle d'Or, la technologie a accéléré la production artistique et c'est 24 fois par seconde que les images se succèdent sur les écrans de cinéma. Une chose au moins n'a pas changé : celle-ci nous renseigne encore sur notre société et son rapport à l'espace-temps. C'est précisément aux figurations cinématographiques de l'espace urbain contemporain et à ce qu'elles permettent d'en saisir que Georges-Henry Laffont s'intéresse. Dans la quatrième contribution de ce dossier, il propose en effet de questionner comment le concept de réseau permet de penser les rythmes, évolutions et mouvements qui traversent les villes. L'auteur fait dialoguer la théorie géographique, ses outils graphiques (de la cartographie aux spatiogrammes), et l'imaginaire du cinéma. En s'appuyant sur trois réalisations américaines,

il nous invite à réfléchir à la manière de penser et de représenter un monde urbain marqué par la dialectique entre des distances et des flux d'une part et des attributs localisés de l'autre. L'idée défendue ici est qu'il faut se donner les moyens de saisir ces deux aspects ainsi que leurs relations et que les représentations figuratives dont nous sommes coutumiers, qui prennent la forme de « coupes immobiles », doivent laisser place à de nouvelles fondamentalement dynamiques : des « coupes mobiles ». Par son imaginaire graphique, nous dit l'auteur, le cinéma peut participer à cet exercice et donc peut contribuer à renouveler l'analyse de l'espace urbain en intégrant davantage sa complexité.

Poursuivant l'exploration des liens entre temps, espaces et sociétés, Chris Beyer et Dominique Royoux nous proposent pour leur part de déplacer la focale sur la dimension praxéologique en envisageant l'action publique territoriale et, plus particulièrement, les politiques publiques qui s'intéressent à l'aménagement des rythmes sociaux et collectifs par le biais de la transformation des espaces habités. En lien avec l'évolution des modes de vie, l'accélération des temps sociaux, l'individualisation et la désynchronisation des temps quotidiens, les auteurs soulignent le fait que l'espace n'est pas neutre. Cependant, quand certains s'en tiennent à la simple énonciation de ce constat, Beyer et Royoux interrogent plus finement le hiatus entre la volonté d'intervention sur les rythmes urbains et la difficulté à laquelle les politiques se confrontent inévitablement : l'objectivation, par la médiation de représentations cartographiques notamment, des dynamiques qu'elles entendent ou souhaitent organiser pour le mieux. Face à cette difficulté, la contribution des chercheurs réside alors dans un éclairage des enjeux méthodologiques et, surtout, la mise au point de deux outils complémentaires permettant de retranscrire, à différentes échelles macro et micro, les dynamiques temporelles structurées par les espaces urbains. « La cartographie des attracteurs temporels » et « la photographie en série panoramique » proposées par Beyer et Royoux se révèlent alors des outils particulièrement adaptés pour saisir, analyser, comprendre et restituer des temps différenciés. À travers ces instruments, c'est un véritable

plaidoyer que portent les auteurs pour une planification spatio-temporelle et la nécessité, dès lors impérieuse, de penser de concert les dimensions temporelles et spatiales dans nos sociétés.

Les deux textes suivants, de Pierre Pistre *et al.* et de Samuel Coavoux, bien que s'inscrivant dans des domaines foncièrement différents, pour l'un les mobilités spatiales pour l'autre les études de visiteurs (*visitor studies*), partagent néanmoins un souci commun : celui des méthodes et des partis pris expérimentaux opérés par les chercheurs pour saisir et analyser, à partir de données temporelles, et leurs représentations, les comportements d'objets dynamiques.

Pour Pierre Pistre *et al.*, l'enjeu du travail méthodologique est clairement de modéliser le temps à la mesure de l'objet d'étude. C'est ainsi que les auteurs, partant de l'étude de trois formes différentes de mobilités spatiales, des parcours résidentiels, des programmes d'activités et de déplacements quotidiens et des itinéraires d'acheminement de marchandises, en viennent à nous proposer des spécifications temporelles adaptées à chacun de ces objets d'étude. L'effort de modélisation mis en œuvre par les chercheurs passe alors par la construction d'une typologie opérationnelle de différents types de temps, un « triptyque temporel » : « temps-calendrier », « temps-processus » et « temps-succession », doublée d'une réflexion sur les modalités de leurs représentations graphiques : « en chronogramme », « en tapis » et « en coulées ». Le grand intérêt de la démarche proposée par les auteurs tient à la fois au fait qu'ils exposent les choix inhérents au processus de construction d'un cadre temporel délimité et qu'ils illustrent de façon tout à fait parlante, à travers cinq applications, la puissance analytique des nouveaux cadres temporels ainsi forgés. Les combinaisons qu'ils suggèrent, en faisant varier pour un même phénomène analysé le cadrage temporel et les modalités représentationnelles, illustrent la relativité et la multiplicité des temporalités.

Samuel Coavoux analyse pour sa part le paradoxe des *visitor studies*, qui « produisent une analyse statique de données séquen-

tielles, éclipçant la dynamique de l'activité de visite » et « transforme[nt] les trajectoires individuelles en territoires d'exposition ». L'auteur expose dans un premier temps les méthodes classiques des *visitor studies* qui reposent sur le chronométrage des parcours et des temps d'arrêt des visiteurs ainsi que sur des enquêtes orales pour dresser des cartes de fréquentation et de dynamique moyennes de visite : le visiteur n'y est finalement qu'un moyen d'acquérir des données spatio-temporelles permettant de juger du succès de l'objet exposé. L'auteur considère au contraire que l'activité de visite doit être vue comme une séquence d'actions propre à chaque visiteur où s'imbriquent la trajectoire et la dynamique de la visite et les ruptures provoquées par les arrêts devant les œuvres, mais aussi l'intérêt du visiteur, l'œuvre elle-même et le support de médiation. Dès lors, chaque séquence est contrainte par celles qui la précèdent et par l'environnement dans lequel elle a lieu : le temps passé devant une œuvre particulière (un tableau de maître par exemple) n'a finalement qu'une importance toute relative sur l'ensemble de la visite. Le recours à l'observation systématique en tant que technique démonstrative apparaît ainsi nécessaire pour qui veut saisir la temporalité du visiteur et de sa visite au musée.

Enfin, le texte de Matthieu Adam qui vient clore ce numéro pousse un peu plus loin encore l'interrogation qui est le cœur et la raison d'être du présent volume. Parcourant rétrospectivement le passage qu'emprunte tout chercheur lorsqu'il se trouve confronté à la nécessité de traduire une problématique de recherche en protocole d'enquête, Matthieu Adam s'interroge, et nous interroge par là-même, sur ce qui demeure généralement un impensé des recherches en sciences sociales : le rapport entre la temporalité des phénomènes observés – la plupart du temps dynamiques – au regard du temps de l'observation et de l'enquête scientifique. Ce faisant, il nous livre une réflexion d'ordre à la fois épistémologique, sur l'éternel retard du chercheur et ses conséquences sur la production du savoir scientifique en sciences humaines et sociales, et sociologique, sur les contraintes pragmatiques et institutionnelles qui inévitablement pèsent sur le travail

de recherche. Il en ressort pour le chercheur la nécessité de ne pas sous-estimer le poids des cadres temporels et, dès lors, l'impératif d'ordre réflexif vis-à-vis des multiples temporalités de ses objets et de son cadre d'analyse.

Bibliographie

- Dubar, Claude et Jens Thoemmes, *Les temporalités dans les sciences sociales*, Toulouse, Octarès, 2013.
- Elias, Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.
- Lahire, Bernard, « Des effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie », *SociologieS*, 2012, <http://sociologies.revues.org/3799>, site consulté le 13 février 2013.